

Société académique de Saint-Quentin

Fondée en 1825

Reconnue par Ordinance royale du 13 août 1831

En son Hôtel de Saint-Quentin

9, rue Villebois-Mareuil

Conseil d'administration

| | |
|--|---|
| Présidente | Mme Arlette SART |
| Vice-présidents..... | Mme Monique SÉVERIN M. André TRIOU |
| Secrétaire | Mme Geneviève BOURDIER |
| Archiviste | Mme Monique SÉVERIN |
| Bibliothécaire..... | Mme Arlette SART |
| Trésorier | M. Jean-Paul ROUZÉ |
| Conservateur du musée | M. Dominique MORION |
| Anciens présidents, membres de droit..... | M. Jean-René CAVEL M. Francis CRÉPIN |
| Autres membres | Mme Marie-Jeanne BRICOUT M. Christian CHOAIN Mme Francine GERSTEL M. Jacques LEROY M. Jean-Louis TÉTART |

Activités de l'année 2007

26 JANVIER: *Assemblée générale*, salle des mariages de l'hôtel de ville de Saint-Quentin.

16 FÉVRIER: *Les maires de Saint-Quentin de 1805 à 1837*, par Monique Séverin, d'après sa monographie réalisée pour la période 1789-1940.

Albin Delhorme (1769-1849) est originaire de Lyon, chargé d'affaires à Genève. Il se fixe par mariage à Saint-Quentin et fait partie du conseil des Cinq-Cents. Il devient maire de 1805 à 1808. A l'accession à ce titre, il préside la Chambre consultative, comme le feront ses successeurs. Il y fournit des rapports détaillés sur les manufactures locales. Rentré dans la vie privée, il s'adonne à la poésie et à la traduction d'œuvres classiques et finit ses jours à Guyan-Mestres (arrondissement de Bordeaux), le 1^{er} novembre 1849.

Les grands-parents de Samuel Joly de Bammeville, une famille réformée, sont arrivés de Loudun en 1705. Les filatures qu'ils fondent prospèrent à Saint-Quen-

tin sur cinq générations partagées en deux branches. Samuel Joly (1759-1811), de la branche cadette, est nommé maire de la ville en 1808 par l'Empereur. C'est sous son mandat que s'achève le canal de Saint-Quentin inauguré le 27 avril 1810 par Napoléon 1^{er} et Marie-Louise. A cette occasion, le monarque, satisfait de sa visite, signe, le lendemain, le décret de Cambrai, attribuant notamment les fortifications à la ville. La démolition de celles-ci devra permettre la construction de nombreuses manufactures. Samuel Joly de Bammeville disparaît lors d'une épidémie de rougeole, à l'âge de 52 ans.

Louis Jean Joly (1760-1832) dit « l'aîné », est le cousin du précédent. Ambitieux, il occupe des charges royales, installé au château de Remaucourt avant la Révolution. Cependant favorable aux idées révolutionnaires, il est élu à l'Assemblée nationale en 1791. Nommé maire de la ville en février 1812 par décret impérial, il est le premier à solliciter l'érection du collège en lycée impérial. Membre de la Légion d'honneur et baron d'Empire lors de la première occupation alliée de la ville en 1814, il épargne, grâce à un accord avec le baron de Geismar, bien des souffrances aux habitants. Il adhère au rétablissement de l'Empire durant les Cent-Jours et se retire ensuite à Paris. Ruiné par les revers de son fils Victor, il y finit tristement ses jours le 23 avril 1832.

Jean-Baptiste Dupuis (1758-1840) est né à Valenciennes. Son père, négociant, a repris à Saint-Quentin la « Buerie des Islots » ((blanchisserie) au Vieux-Port. Jean-Baptiste lui succède et devient maire à deux reprises. Il en fait fonction après les Cent-Jours et le départ de Jean Joly. Il est même, comme ce dernier, dont il est l'adjoint, sous-préfet par intérim.

François de Baudreuil (1758-1838) est nommé maire en janvier 1816, mettant fin à l'intérim de J.B. Dupuis. Le nouveau maire est né à Guise. Il a embrassé la carrière militaire qu'il quittera après 12 ans de service pour se fixer à Saint-Quentin où il était, depuis une dizaine d'années au conseil municipal. On lui doit l'établissement des « Promenades » (futurs Champs-Elysées) que Dupuis plantera. Sous le mandat de François de Baudreuil, la ville prospère. Il sauve de l'abandon la Bibliothèque municipale due en grande partie au chanoine Bendier. Le maire assure sa charge jusqu'en 1828. Il finit ses jours dans sa ville d'adoption en 1838. Jean-Baptiste Dupuis lui succède, nommé cette fois le 24 août 1828 par le pouvoir royal bien que ne faisant pas partie du conseil municipal. Vient la Révolution de 1830. Louis-Philippe, proclamé roi est acclamé à Saint-Quentin, mais la ville est frappée par la crise commerciale. Les beaux-jours revenus, Dupuis poursuit son embellissement. Il plante les Champs-Elysées et installe les tribunaux à Fervaques en 1831. Las d'être maire sans faire partie du conseil, il démissionne le 15 mars 1832. Il décède à Saint-Quentin en 1840.

Son successeur sera Jean Namuroy (1773-1841) dont le père, notaire, avait été, en 1790, le second maire élu de la Révolution. Né à Saint-Quentin en 1773, Jean Namuroy se destine au notariat quand il est frappé par la réquisition: quatre années de brillantes campagnes. Au retour, il préfère vivre de ses rentes. Avec des goûts modestes, il va exercer sa bienfaisance. Mais il devient maire en 1832. Il y a, cette fois, l'élection « normale » d'un conseil municipal et sa nomination est autorisée par le pouvoir. Au cours de son mandat, il doit d'abord faire face à l'é-

pidémie de choléra, à la misère du peuple. S'il préside à la construction d'un premier abattoir au Coupement, de grands projets, qui seront réalisés par ses successeurs, ont été élaborés sous son mandat : l'usine à gaz, la maison d'arrêt, l'agrandissement du cimetière Saint-Jean. Après plusieurs demandes, le maire est déchargé de ses fonctions en 1837. Il va demeurer à Gricourt qu'il va combler de ses bienfaits et où il décèdera en décembre 1841. Il a voulu des obsèques modestes et aucun monument sur sa tombe.

23 MARS : *Hommage aux Saint-Quentinois, en souvenir de leur évacuation forcée en mars 1917*, par André Triou.

Une assistance très nombreuse s'était rendue à l'invitation conjointe de la Ville de Saint-Quentin et de la Société académique, afin de rendre hommage aux souffrances de nos concitoyens évacués de force, en mars 1917. Diverses personnalités, dont plusieurs maires-adjoints, avaient tenu à participer à cette communication.

Une première partie a été consacrée à une lecture de textes et de témoignages publiés dès la fin de la Grande Guerre.

Il était utile de rappeler les étapes du calvaire des 43 000 évacués : l'occupation, l'exode vers le Nord ou la Belgique, la vie des réfugiés dénués de tout, le rapatriement par la Suisse, l'attente d'un retour vers la ville en ruines.

Cette évocation, servie par les voix de Christine Guisnet, Chantal Reis, Jacques Leroy et André Triou, a été suivie avec une grande émotion.

Des personnes de l'assistance ont rendu compte, ensuite, de souvenirs hérités de leurs parents ou grands-parents, en lisant des extraits de carnets familiaux, écrits, la plupart, au crayon : les difficultés de la vie des exilés, l'absurdité administrative, l'accueil ou l'absence d'accueil, l'incertitude de l'attente ont été lus souvent à voix basse ; l'excellence d'une acoustique bien maîtrisée a permis à tous de participer à ces récits modestes, touchants ou tragiques, accompagnés d'applaudissements feutrés.

Il est apparu que de nombreux souvenirs demeurent encore dans nos coeurs ; nous les avons sans doute ressuscités pour cette occasion ; notre mémoire civique ne les oublie pas.

31 MARS : *Salle des fêtes de Fayet – Evocation des deux châteaux disparus de Fayet – Projections sur la rénovation du portail de la chapelle Saint-Clément*, sortie de printemps préparée par Francis Mareuse.

27 AVRIL : *Emile Flamant, un fresquiste de chez nous*, par Maryse Trannois.

Emile Flamant est né le 18 janvier 1896 à Bohain-en-Vermontois. Après des études primaires à Caudry, il est admis, en 1914, à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. À sa sortie, en 1921, il devient fresquiste. Un journaliste du *Courrier du Pas-de-Calais* du 7 décembre 1943 souligne la difficulté de cet art sur les fresques qu'E-

mile Flamant avait réalisées à Achicourt, près d'Arras. Il écrit : « C'est un art difficile que celui de la fresque qui n'admet ni hésitation ni [repentir] ».

C'est une surface de plus de 2000 m² de fresques qu'Emile Flamant va peindre durant sa vie, perché sur des échafaudages. Il participe à l'exposition internationale des Arts décoratifs de Paris en 1925 où il obtient une médaille d'argent. En 1937, il décore le pavillon de Picardie à l'exposition des Arts et Techniques de Paris. Il présente une fresque montrant « un tisserand bohainois [...] , un ouvrier à la vie libre, toute de travail et de joie saine, fabriquant les plus beaux tissus de Bohain-en-Vermandois exportés dans le monde entier ».

Les premières fresques réalisées par Emile Flamant en 1924 sont pour l'hôtel de ville de Caudry, la ville qui l'a vu grandir.

En 1925, il entreprend les fresques de l'hôtel de ville de Bohain, la ville qui l'a vu naître. Paul Challe, maire de celle-ci de 1919 à 1940 veut mettre à l'honneur ce qui en fait la richesse : le textile. Emile Flamant décore ainsi la salle des mariages, en représentant les personnages bohainois : Paul Challe y figure en Apollon avec une lyre à la main, une petite fille blonde, un joli nœud dans les cheveux, est sa petite cousine, le vieux tisserand est Eugène Nambruide, meilleur ouvrier de France. Emile Flamant présente également cette fresque dans le pavillon de Picardie de la Foire exposition de 1937. Ici, on a pris soin de faire figurer le nom des Bohainois sur cette œuvre qui devient historique, un morceau de la mémoire de la ville.

Un journaliste, Paul Petit, l'incite à présenter à la ville de Cambrai un projet pour décorer une des salles de l'hôtel de ville. Il commence par étudier minutieusement l'histoire de Cambrai, se met en relation avec les archéologues, les historiens, les critiques d'art, établit une esquisse évoquant les faits les plus marquants de l'histoire locale et les personnages illustres nés ou ayant séjourné à Cambrai. Comme le faisait déjà Michel-Ange, de même que Baudoin au début du xx^e siècle, il prépare ses cartons à grandeur réelle avant l'exécution sur l'enduit frais des murs des trois côtés de la grande salle.

Emile Flamant peint aussi, sur un panneau de la chambre de commerce de Cambrai, une carte représentant tous les villages du Cambrésis avec leur église, leur blason et leur spécialité locale : un métier à tisser, une navette ou une betterave. L'essentiel de l'œuvre d'Emile Flamant est la décoration d'une trentaine d'églises : Fresnoy-le-Grand en 1925, Becquigny en 1927, Remaucourt et Servais en 1929 dans l'Aisne ; Flesquieres en 1928, Abancourt en 1933 autour de Cambrai ; Noyelles-sur-Escaut en 1934, Dury en 1951 et plus loin, à Boulogne, Solesmes et Sommaing-sur-Ecaillon. Ses œuvres, peintes à vif, ont une saveur locale. On y voit le village avec ses habitants en activité : là ce sera la moisson, ailleurs, un herbager qui présente, aux pieds de saint Eloi, une vache, des pommes, un bidon de lait... perpétuant les coutumes anciennes.

Son art ne s'arrête pas là. Il décore des vitraux à Solesmes, la bourse de commerce à Lille, une tapisserie exposée au Salon des Artistes français. Il est aussi poète, peintre, musicien et lauréat des « Rosati » de Paris.

Emile Flamant s'éteint le 12 septembre 1975 à Fresnoy-le-Grand où il repose près de ses parents et de sa sœur.

23 MAI: *Jules Pilloy, un archéologue saint-quentinois du XIX^e siècle,*
par Angélique Quillet.

Cette étude, totalement inédite, visait à réhabiliter Jules Pilloy (1830-1922), un archéologue presque disparu de la mémoire collective, qui doit pourtant être considéré comme l'un des fondateurs de l'archéologie moderne. Profitant de son métier d'agent voyer qui le met en contact avec les terrassiers et lui permet des déplacements fréquents, il multiplie les fouilles dans l'Aisne pendant plus de cinquante ans. Installé à Saint-Quentin dans les années 1870, la plus grande partie de son activité concerne les communes de l'arrondissement.

Curieux, il s'intéresse à toutes les périodes. Cependant, son sujet de prédilection est le domaine funéraire gallo-romain et mérovingien. Au départ, il intervient sur des découvertes fortuites, étudiant des objets sortis dans des conditions inappropriées ou réalisant des interventions limitées. Il s'attache à publier ces informations. Bientôt connu par ses publications, son expertise est sollicitée par les archéologues régionaux. Enfin, il bénéficie de quelques opportunités pour entreprendre des fouilles. Au fil des ans, elles sont de plus en plus méthodiques et précises. Il est l'un des premiers à noter précisément la position des tombes, des corps et des objets et à en déduire des faciès chronologiques (à une époque où la plus grande partie de ses contemporains confondaient tout, y compris les tombes du Bas-Empire et de l'époque mérovingienne).

Bon dessinateur, il publie des illustrations de qualité. Il est sollicité par d'autres archéologues pour illustrer leurs travaux, ce qui élargit encore sa connaissance des objets de la région. Il réalise ainsi les planches (de magnifiques lithographies en couleur) du célèbre et colossal *Album Caranda* publié par Frédéric Moreau et du *Mobilier funéraire* de Jules Boulanger.

Polyglotte, il s'informe des découvertes effectuées dans divers pays européens, ce qui nourrit sa réflexion. Ses publications (plus d'une centaine) constituent une référence pour les spécialistes. Reconnu par ses pairs, membre entre autres, de la Société des Antiquaires de France, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1912. Il s'éteint en 1922 à Enghien-les-Bains où il s'est réfugié pendant la Grande Guerre.

22 JUIN: *Marie de Médicis: une rencontre unique et une œuvre majeure.*
Récit avec projections par Fabienne Bliaux.

En commentaire, de nombreuses œuvres de Rubens, d'imposants portraits de Marie de Médicis et autres documents. Fabienne Bliaux nous a conté cette étonnante rencontre dans une communication nous donnant envie de faire quelques visites de musées lors de prochaines vacances.

21 JUILLET: *Sortie à Méharicourt (Somme).*

Initiés l'an dernier à la culture de la guède (aussi appelée guelde ou waide) lors de la communication de Bernard Verhille, nous nous sommes rendus à «L'atelier des couleurs» à Méharicourt.

Accueillis par Monsieur et Madame Mortier, nous avons visité le jardin de plantes tinctoriales et médicinales. L'exposition sur l'histoire de la waide retracée en de nombreux panneaux, nous a montré en détail la culture et l'utilisation de ce bleu au moyen-âge, les traces de la plante dans de nombreux livres et documents jusqu' sur les murs de la cathédrale d'Amiens. Culture abandonnée en Picardie mais poursuivie dans le sud de la France.

Nous avons aussi assisté à la fabrication, partant de la plante séchée, son évolution dans des bains, cuisson, teinture et résultat. Nous avons vu un tissu blanc, plongé dans un bain chaud incolore, en sortir jaune d'or, puis, une fois étendu et mis à sécher devenir petit à petit d'un bleu magnifique, le « Bleu d'Amiens », sorte de miracle accompli sous nos yeux ébahis.

15-16 SEPTEMBRE: *Participation aux Journées européennes du Patrimoine : Visite guidée de notre Musée archéologique*, par Dominique Morion et Angélique Quillet.

A propos de l'Art-Déco à Saint-Quentin. Projections par André Triou.

Louis Guindez, architecte Art-Déco. Son œuvre à Saint-Quentin, par Monique Séverin.

21 OCTOBRE: *Journée de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne à Laon.*

26 OCTOBRE: *Eloge du connétable Anne de Montmorency (1493-1567),* par Georges Lefavre.

Monsieur Georges Lefavre a tenu à rendre hommage au chef de l'armée royale, même et surtout parce que nous avons évoqué son échec lors de nos recherches sur 1557. Il considère que le connétable a été injustement accusé pour incompetence, alors que sa carrière méritait tous les éloges. Il représente pour nous le modèle des derniers chevaliers français.

Il passa son enfance avec le comte d'Angoulême, le futur François 1^{er}, fit, tout jeune, ses premières armes sous Gaston de Foix à Ravenne en 1512, puis se distingua à Marignan. Il seconda Bayard, fut promu maréchal de France en 1522 après la bataille de La Bicoque et fit lever le siège de Marseille en 1524. Prisonnier avec le roi de France à Pavie en 1525, puis racheté, il contribua au traité de Madrid remettant en liberté le roi et reçut, en récompense, le gouvernement du Languedoc, la charge de grand maître de France et l'administration des affaires de l'Etat.

La défense de la Provence contre Charles Quint en 1536 et le forcement du Pas de Suze en 1538, lui valurent l'épée de connétable.

Fait duc et pair de France après la reprise de Boulogne sur les Anglais en 1551, des accords commerciaux furent alors noués avec eux, aboutissant à une véritable entente cordiale.

L'expérience lui fit préférer les succès diplomatiques aux aléas et au coût ruineux des guerres. En 1556, la trêve de Vaucelles fut son œuvre. Nous le retrouvons, l'année suivante, à 64 ans, prêt à s'opposer aux 50 000 hommes de l'armée des Anglo-Espagnols aux ordres du duc de Savoie répartis autour de Saint-Quentin.. Nous avons appris que l'armée de Philippe II a pu s'installer sur le plateau de Remicourt et entamer le siège de notre ville ; que, malgré l'initiative de Coligny, ce siège a été maintenu ; que l'Armée française a échoué le jour de la Saint-Laurent, le 12 août 1557 et qu'elle a subi alors une des plus grandes défaites de son histoire. Montmorency y fut fait prisonnier et poussa à la conclusion de la paix de Cateau-Cambrésis en 1559, mettant fin à une guerre de près de soixante-cinq ans entre la France, Charles Quint et Philippe II et consolidant nos frontières au Nord et à l'Est.

Il connut la disgrâce sous François II, servit Catherine de Médicis et Charles IX et combattit les calvinistes. Blessé et prisonnier à la bataille de Dreux en 1562, il fut libéré par la paix d'Amboise. En 1563, il reprit Le Havre aux Anglais et c'est pendant la deuxième guerre de religion, en 1567 qu'il fut blessé à mort d'un coup de pistolet de la main de Robert Stuart à la bataille de Saint-Denis. Il expira le 12 novembre 1567 dans son hôtel de la rue Sainte-Avoye à Paris, dans les bras de Charles IX et malgré les soins d'Ambroise Paré.

Suivant l'exemple de Bayard, Montmorency défendit sans cesse son roi et sa patrie au mépris de ses intérêts ; il connut triomphes et défaites, et jamais, dans la disgrâce, ne céda à la tentation de la révolte et de la trahison.

Célébré de son vivant par Ronsard, Montluc, Vieilleville, Brantôme, admiré par Charles Quint qui le considérait, avec le duc d'Albe et lui-même, comme l'un des plus grands capitaines de son temps.

Voltaire a dit de lui «qu'il fut un homme intrépide, quoique général malheureux, qu'il était plein de grandes vertus et de défauts, esprit austère et difficile, opiniâtre, mais honnête homme et pensant avec grandeur»....

16 NOVEMBRE : *Arras et Saint-Quentin. Similitudes entre deux villes*, par Annette Poulet et Maryse Trannois.

A l'aide de projection de nombreux documents et photos, Annette Poulet et Maryse Trannois ont évoqué les points communs entre ces deux villes. La ville d'Arras a, avec Saint-Quentin, d'intéressantes similitudes. L'une préfecture et l'autre sous-préfecture, elles sont devenues villes annexes d'une grande université. L'une et l'autre disposent de très vastes espaces verts et de cours d'eau en ville, d'une cité de la nature à Arras et d'une maison de la nature à Saint-Quentin, d'un très bel hôtel de ville et de belles places pour toutes les deux, d'une cathédrale impressionnante à Arras et d'une remarquable basilique à Saint-Quentin. Chacune a son théâtre à l'italienne. Le textile a fait leur richesse et leur renommée : la tapisserie d'Arras et les broderies, tulles et guipures de Saint-Quentin. Chacun des musées dispose de remarquables collections : œuvres hollandaises à Arras et pastels de Quentin de La Tour à Saint-Quentin entre autres. Chacune a son révolutionnaire : Robespierre, né à Arras, et Gracchus Babeuf, né

à Saint-Quentin; ses souterrains : les Boves d'Arras et les Prisons du Roi de Saint-Quentin ; ses géants du moyen-âge : Jacqueline et Colas pour Arras, Eléonore et Herbert pour Saint-Quentin. Les fêtes publiques qui y sont associées renaissent de nos jours et aussi les foires à l'andouillette pour l'une et au boudin pour l'autre. Meurtries et en grande partie détruites à la Grande Guerre, elles ont l'une et l'autre hérité de la Reconstruction un remarquable patrimoine Arts déco qui, remis en valeur, incite à de très longues visites le nez en l'air pour en apprécier tous les détails et à la venue de plus en plus importante de touristes.

Nous aurions aimé en savoir plus encore. Pourquoi pas une visite un jour ?

11 DÉCEMBRE: *L'Harmonie municipale de Saint-Quentin. Histoire et actualité*, par Francis Crépin.

L'Harmonie municipale de Saint-Quentin est une vieille dame dans l'histoire de la ville puisqu'elle a été créée en 1902.

On sait qu'au XIX^e siècle existaient déjà de nombreuses formations musicales dans Saint-Quentin. Leurs musiciens étaient le plus souvent issus de la très féconde Ecole de musique municipale. On peut citer principalement l'Harmonie de la Garde nationale, la Société d'Harmonie, la Fanfare des Sapeurs-pompiers, la Société des Orphéonistes saint-quentinois, la Lyre saint-quentinoise, etc.

En fait, l'Harmonie municipale, créée par décision municipale en 1902, est le fruit du regroupement de la Société d'Harmonie et de la Fanfare des Sapeurs-pompiers.

Son premier chef, nommé par la Ville est Monsieur A. Belle, directeur de l'Ecole de musique. Son sous-directeur n'est autre que Gustave Cantelon, professeur de musique au lycée Henri Martin et carillonneur de la ville.

Suivant ses statuts, l'Harmonie municipale est présidée par le maire et administrée par un conseil composé de neuf membres nommés par la municipalité. Les comptes rendus des séances du conseil municipal de l'époque nous renseignent sur le montant des sommes allouées par la Ville pour l'achat des équipements nécessaires au fonctionnement de l'orchestre (instruments, partitions, mobiliers, etc.), ainsi que sur les débats et décisions concernant le choix et l'achat des uniformes pour les musiciens.

Très vite, l'Harmonie municipale présente sa candidature à des concours de musique dans les différentes régions de France. Elle remporte le plus souvent succès et distinctions.

Elle sera successivement dirigée par A. Belle (1902-1908), Pierre Aubert (1908-1914), Gustave Cantelon (1920-1921), Léon Delacourte (1922-1931), Léopold Brunaux (1931-1937), Léon Delacourte (1937-1939).

Après la Seconde Guerre mondiale, la renaissance de l'Harmonie municipale s'effectue, en 1946, sous la baguette de Lucien Sauvage. Depuis 1946, l'orchestre n'a connu que trois directeurs, tous trois professeurs au conservatoire de Saint-Quentin : Lucien Sauvage (1946-1954), Roland Dupré (1954-1989) [qui fut cependant, pour raison de santé, remplacé pendant deux ans par Gérard Bustin] et Pascal Lenglet, depuis 1989.

L'Harmonie municipale de Saint-Quentin compte actuellement, avec sa batterie-fanfare, une cinquantaine de musiciens qui savent dignement perpétuer les traditions de cette formation centenaire. Elle reste, d'une part, la phalange musicale chargée par la municipalité d'assurer une participation aux cérémonies commémoratives dans la Ville et, d'autre part, un groupe de travail proposant aux Saint-Quentinois, différentes formes de concerts dans des registres musicaux les plus variés.

En sus de nos réunions mensuelles :

En début d'année, André Triou, historien, a proposé à un groupe motivé et recruté dans et hors de la Société académique, une formation comprenant recherches, visites et activités en rapport avec le siège de Saint-Quentin en 1557.

Des « élèves » attentifs, dotés de nombreuses copies de documents, se sont réunis, ont travaillé, posé des questions, effectué des visites « sur site » au cours desquelles le toujours professeur leur a, preuves à l'appui, reconstitué l'atmosphère qui régnait à l'époque en ces lieux. Une performance !

Ce travail a, par ailleurs, fait l'objet d'une parution dans le journal *L'Aisne nouvelle*.

Autre événement exceptionnel de l'année :

A l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Monique Séverin, un repas convivial a réuni nombre de nos membres et amis pour lui manifester notre affection et notre admiration pour son travail constant à la Société académique, ainsi que pour la compétence, la patience, la modestie et la gentillesse avec lesquelles elle communique inlassablement, à tout demandeur, le produit de ses nombreuses recherches personnelles.

